

The book cover features a black and white profile of a woman with dark hair, looking towards the left. She is wearing a light-colored, high-collared blouse. The background is a collage of various flowers, including large pink peonies, a blue pansy, and a red lily. A bright pink rectangular box is positioned in the upper right corner, containing the author's name in white. The title is written in a large, elegant serif font, and the preface information is in a smaller, pink sans-serif font. The publisher's name and series are at the bottom right.

**VIRGINIA
WOOLF**

**Trois
guinées**

PRÉFACE DE LÉA GAUTHIER

Rivages poche
Petite Bibliothèque

« L'appel aux femmes de Mrs Woolf est un défi sérieux auquel doivent répondre tous les penseurs. »

(The Times)

« Je viens à l'instant, en prenant mon bain, de concevoir un livre entièrement nouveau, une suite à *Une Chambre à soi* ».

Publiée en 1938, à la veille de la guerre, *Trois guinées* est le texte le plus engagé de Virginia Woolf. Dans cette fiction épistolaire l'écrivaine dresse une critique redoutable, toujours actuelle, de la société patriarcale.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

Une pièce bien à soi
Londres
Suis-je snob ?
L'Écrivain et la Vie
Elles
De la maladie
Lettre à un jeune poète
La Vie de Roger Fry

Virginia Woolf

Trois guinées

*Traduit de l'anglais et préfacé
par Léa Gauthier*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Note de l'éditeur : Cet ouvrage a été publié par BlackJack éditions en 2012. La préface et la traduction ont entièrement été revues et corrigées pour la présente édition.

TITRE ORIGINAL :
Three Guineas (1938)

Couverture : Virginia Woolf © Alamy -
© Adobe Stock.

© BlackJack éditions, 2012
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5160-2

PRÉFACE

Virginia Woolf est sans nul doute l'un des auteurs majeurs du XX^e siècle et plus généralement de la littérature anglo-saxonne. Elle sait dilater les secondes en heures, infuser les émotions dans les paysages, dresser des psychologies dans une écriture qui est souffle, respiration. Elle n'est pas de ceux qui cloisonnent pensées, sensations et émotions. L'abolition des frontières, la quête d'une écriture-membrane où sont intimement noués le soi et le non-soi, l'intérieur et l'extérieur, la grande Histoire et les petites histoires, sont les ressorts incontestables de son génie. Nous la connaissons active dans la vie intellectuelle de son époque, libre, acide parfois. Nous la connaissons engagée pour l'émancipation des femmes, dans des romans ou des textes fameux comme *Mrs Dalloway* ou *Une pièce bien à*

soi¹. Et il est fort étrange de constater que *Trois guinées*, qui est l'un de ses derniers gestes d'écriture et sans doute le texte le plus politique, soit si peu connu en France. *Trois guinées* est publié en 1938, mais il faudra attendre 1978 pour qu'une première traduction française voit le jour. Cette fiction épistolaire est un texte majeur de l'auteure : alors que partout en Europe grondent les canons, que la liberté de tous est en péril, Virginia Woolf engage une radiographie critique des sociétés patriarcales dans leur ensemble et de la société anglaise en particulier ; elle en appelle à la dissidence et affirme l'existence secrète, essentielle mais minorée, de la Société des outsiders. Aujourd'hui comme hier, un monde différent, basé sur des valeurs différentes, éloignant le spectre des dominations, ne peut s'inventer de l'intérieur, sur des traditions, des principes éculés. Pour Virginia Woolf, les outsiders sont les seuls acteurs possibles d'un changement concret ; c'est de l'extérieur que peuvent émerger des actions, des pensées, des méthodes radicalement nouvelles. *Trois guinées* promeut la puissance et le pouvoir de ceux que les sociétés

1. *A Room of One's own*, Londres, Hogarth Press, 1929 ; *Une pièce bien à soi*, traduit par Élise Argaud, Paris, Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 2012.

malades – au point de sombrer dans un conflit mondial – excluent.

Mais avant de poursuivre, revenons sur le contexte d'élaboration de cette œuvre. Longtemps Virginia Woolf a hésité sur le titre qu'elle donnerait à cet ouvrage¹. En 1931, elle note dans son journal : « Je viens à l'instant, en prenant mon bain, de concevoir un livre entièrement nouveau, une suite à *Une pièce bien à soi* qui traiterait de la vie sexuelle des femmes. Je l'appellerai peut-être *Professions pour femmes*. Seigneur ! que cela m'excite². » Virginia Woolf souhaitait inventer un genre nouveau, tout à la fois essai et roman ; la fiction y infiltrerait l'analyse et l'analyse la fiction. Les sens et la raison, les faits et l'imaginaire, travailleraient de concert, dans un même

1. Les titres successifs que l'on retrouve dans le journal de Virginia Woolf sont notamment : *The Open Door* (La porte ouverte), *The Opening Door* (La porte qui s'ouvre), *A Knock on the Door* (On frappe à la porte), *Men Are like That* (Les hommes sont comme ça), *On being Despise* (Du fait d'être méprisée) ; P.&P., *The Next War* (La prochaine guerre) ; *Answers to Correspondants* (Réponses à des correspondants), *Letters to an Englishman* (Lettres à un homme anglais). Ce n'est qu'en 1936 que Virginia Woolf arrête son choix sur *Trois Guinées*.

2. Entrée du 20 janvier 1931, in *Journal intégral, 1915-1941*, Paris, Stock, 2008, p. 862.

mouvement, à une expression littéraire engagée. Elle abandonna ce projet dont le titre de travail est *The Pargiters*¹. Cette idée donna pourtant naissance à deux publications, *Les Années*² et *Trois guinées*. Mais pour l'écrivaine, ces deux titres n'en font qu'un. En 1938, le jour de la parution de *Trois guinées*, elle écrit : « Toujours est-il que c'est la fin de six années de tâtonnements, de lutte et de beaucoup d'angoisse, plus quelques moments d'extase : faire coup sur coup *Les Années* et *Trois guinées*, comme si c'était un seul livre, ce qu'ils sont bien en effet³. » *Les Années* et *Trois Guinées* sont bel et bien les deux faces d'une même pièce. À l'exception d'une biographie, *La Vie de Roger Fry*⁴, *Trois*

1. Virginia Woolf travailla à *The Pargiters* de 1931 à février 1933. Mitchell Leaska a recomposé les six analyses dans *The Pargiters*, Londres, Hogarth Press, 1978. Cette édition a été publiée aux Éditions des femmes en 1984 sous le titre *Le Livre sans nom*, traduit par Sylvie Durastanti.

2. *The Years*, Londres, Hogarth Press, 1937 ; *Les Années*, traduit par Germaine Delamain, Paris, Mercure de France, 2004. *Les Années* raconte l'histoire sur trois générations (1880-1930) de la famille Pargiter.

3. Entrée du 3 juin 1938, in *Journal intégral*, *op. cit.*, p. 1320.

4. *Roger Fry: A biography*, Londres, Hogarth Press, 1940 ; *La Vie de Roger Fry*, traduit par Jean Pavans, Paris, Rivages, coll. « Bibliothèque étrangère », 2002.

guinées est l'avant-dernier livre publié du vivant de l'auteur. Elle écrira ensuite *Entre les actes*¹.

Trois guinées est inséparable du sentiment d'impuissance éprouvé par l'écrivaine, ce sentiment inacceptable d'être la spectatrice impassible et accablée d'une histoire dite inéluctable. Pour Virginia Woolf, la montée du nazisme comme du fascisme n'est pas une fatalité, elle ne vient pas de l'extérieur. Le Dictateur « est là, parmi nous, écrit-elle, dressant son horrible tête, répandant son poison, il est encore petit, replié comme une chenille sur une feuille, mais il est au cœur de l'Angleterre. N'est-ce pas de cet œuf que surgira [...] la destruction de (notre) liberté par les fascistes et les nazis ? Et la femme qui respire ce poison, qui combat cet animal, secrètement et sans arme dans son bureau, ne combat-elle pas aussi sûrement les fascistes et les nazis que ceux qui les combattent avec des armes, sous les projecteurs ? Ce combat ne devrait-il pas également épuiser ses forces et fatiguer son esprit ? Ne devrions-nous pas l'aider à écraser l'animal dans notre propre pays avant de lui demander de vous aider à l'écraser ailleurs ? Quel droit avons-nous, Monsieur,

1. *Between the acts*, Londres, Hogarth Press, 1941 ; *Entre les actes*, traduit par Charles Cestre, Paris, Le livre de poche, 1990.

de claironner nos idéaux de liberté et de justice à d'autres pays si nous n'arrivons pas à exterminer de tels œufs, logés tous les jours dans les pages de nos plus respectables journaux ? » Les sociétés patriarcales, dans leur ensemble, sont responsables de la situation car elles se fondent, avec une fierté des plus paradoxales (dont témoignent le décorum des cérémonies, les remises de prix, les diplômes, etc.), sur des principes de domination, de compétition, d'appropriation et d'exclusion. Si ces œufs se lovent dans les recoins de la société britannique comme dans ceux des autres sociétés européennes, ils doivent être détruits partout où ils risquent d'éclore. Virginia Woolf utilise les mots pour combattre cette vermine qui menace nos libertés.

Avec un humour cinglant et l'art affirmé d'une auteure qui accule le raisonnement rhétorique à ses propres incohérences, Virginia Woolf pousse le langage dans ses retranchements, au point d'invoquer la nécessité d'inventer de nouveaux mots. « Toutes les façons de voir doivent changer¹ », écrit-elle dans son journal, et ni les pétitions ni les manifestes ne sont des outils adaptés, Virginia Woolf leur oppose avec *Trois*

1. Entrée du 3 octobre 1938, in *Journal intégral*, *op. cit.*, p. 1350.

guinées une nouvelle forme littéraire de l'engagement. Ici, une femme répond à la lettre d'un homme lui demandant de l'aide pour empêcher la guerre, protéger la culture et la liberté intellectuelle. D'emblée, le dispositif littéraire est critique : une approche abstraite, non incarnée de la question posée, est récusée. La guerre comme la menace de la liberté intellectuelle sont des réalités concrètes, concernant intimement et politiquement chaque individu. Cette lettre est par ailleurs surprenante, car s'il a souvent été demandé aux femmes d'aider les hommes qui font la guerre, bien rare furent les requêtes adressées pour empêcher les conflits. Par le jeu de mise en abîme si familier à Virginia Woolf, la réponse à la lettre du gentleman s'élabore à travers les réponses faites à trois autres lettres. Une considération attentive de celles-ci s'impose car l'échange inaugural achoppe sur des réalités incontestables, qui toutes surgissent des sens. L'horreur de la guerre d'Espagne saute aux yeux à travers des photographies de cadavres et de maisons en ruine. De toute évidence, les moyens pour empêcher la guerre que suggère le gentleman sont inadaptés et insignifiants : « Il est aisé de gribouiller un nom sur une feuille de papier ; d'assister à un meeting où l'on ressasse à des gens qui y croient déjà des théories plus

ou moins pacifistes dans un style plus ou moins rhétorique. Signer un chèque pour soutenir ces opinions plus ou moins acceptables est peut-être moins facile, mais c'est un moyen bon marché pour se donner bonne conscience. Certaines raisons nous poussent cependant à hésiter ; des raisons qu'il nous faudra développer moins superficiellement, un peu plus tard. Contentons-nous de dire ici que les trois mesures suggérées semblent plausibles, mais si nous faisons ce que vous demandez, l'émotion causée par les photographies n'en serait pas apaisée. Cette émotion, si intense, requiert quelque chose de plus intense qu'un nom écrit sur une feuille de papier, qu'une heure passée à écouter des discours, qu'un chèque, quelle que soit la somme que nous souhaitons donner – disons une guinée. » Le lecteur assiste à une transaction commerciale dont la valeur est modeste (trois guinées), mais dont les termes sont complexes, et qui s'achèvera en un pied de nez : un don sans contrepartie.

Grimant parfois la plaidoirie juridique, Virginia Woolf crée autour de la trame épistolaire une polyphonie. L'on entend les voix des sœurs et des filles, les voix des mères également ; les voix assurées, parfois péremptoires, des pères, des fils et des maris. L'on entend des poètes, des écrivains, des hommes politiques,

des représentants de l'Église, des psychologues, etc. Ce sont des voix du passé, des voix du présent de l'écriture. Un nuage en forme de femme apparaît, s'élevant dans la nuit, à Cambridge ou à Oxford, insultant les étudiants, les traitant de « rats », car ils refusent à leurs sœurs l'éducation dont ils bénéficient. Et toujours en filigrane, le brouhaha de la société dont les journaux se font, au quotidien, l'écho. Et toujours reviennent, du fond des âges, comme une ritournelle, les propos de saint Paul sur le voile des femmes ; ils apparaissent comme la caution apostolique d'une contradiction sociale occidentale des plus aberrantes : bien que l'homme ne soit pas sans la femme ni la femme sans l'homme, la femme doit se soumettre à l'homme comme à Dieu¹. Les

1. « Je veux cependant que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef du Christ. Tout homme qui prie ou qui prophétise, la tête couverte, déshonore son chef. Toute femme, au contraire, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef : c'est comme si elle était rasée. Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile. L'homme ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme.

voix ainsi orchestrées autour de la trame principale convergent toutes vers un même constat : un changement radical de la société s'impose.

Puisqu'il est demandé à une femme son aide pour empêcher la guerre et préserver la liberté intellectuelle, celle-ci doit d'abord dresser l'état des lieux des armes à sa disposition. Virginia Woolf passe alors la société britannique au crible d'une analyse instruite et sévère ; sa critique est valable au-delà des frontières et aujourd'hui encore. Le système éducatif d'abord. Les « germes du Dictateur » sont bien

En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme. C'est pourquoi la femme, à cause des anges, doit avoir sur la tête une marque de l'autorité dont elle dépend. Toutefois, dans le Seigneur, la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme. Car, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme, et tout vient de Dieu. Jugez-en vous-mêmes : est-il convenable qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter de longs cheveux, mais que c'est une gloire pour la femme d'en porter, parce que la chevelure lui a été donnée comme voile ? Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette habitude, non plus que les Églises de Dieu. » (1 Cor 11, 3-16)

là, dans les écoles d'Oxford et de Cambridge, comme dans celles des autres universités européennes. Un enseignement basé sur la compétition, la rivalité, l'exclusion, mène au pire. Et si les femmes peuvent rentrer dans les universités et les écoles, elles doivent en réformer l'enseignement, construire de nouvelles écoles sur des bases saines reposant sur la qualité des disciplines, le plaisir d'apprendre et d'enseigner. L'écrivaine se tourne ensuite vers le monde professionnel, car le droit de gagner sa vie est un droit majeur, garant d'une liberté d'action et d'opinion. Là encore, le bilan est consternant. Au-delà du fait qu'hommes et femmes n'y soient pas logés à la même enseigne, la vie professionnelle stimule la compétition, la rivalité, l'exclusion, et l'appropriation ; l'individu y est avili au point de ressembler à « un paralytique dans une cave ». Il s'agit pour les femmes d'obtenir les mêmes droits que les hommes, d'avoir accès aux mêmes professions et de gagner à temps de travail égal salaire égal, mais il est essentiel qu'elles réforment le monde professionnel de l'intérieur, de dénoncer les injustices et de ne pas gagner plus que le nécessaire pour vivre afin de conserver le temps nécessaire pour embellir l'existence. Enfin, Virginia Woolf aborde frontalement les questions de la liberté intellectuelle

et de la culture, « ce paquet amorphe, emmaillotée comme elle est aujourd'hui dans l'insincérité, émettant des demi-vérités de ses lèvres timides, édulcorant et diluant son message avec n'importe quel sucre ou n'importe quelle eau pour gonfler la célébrité d'un auteur ou le portemonnaie de son maître ». Les femmes se doivent d'inventer d'autres formes, d'autres modes de production et de diffusion culturelles. Avoir été au ban de la société pendant des siècles, n'avoir eu que très tardivement accès aux écoles et aux universités, au droit de vote (1919 en Grande-Bretagne, 1944 seulement en France), à l'ensemble du monde du travail, à la considération de leur production artistique, définit les femmes comme des outsiders. À ce titre, grâce à cette histoire, des qualités et des outils, un autre point de vue, d'autres moyens d'action nécessaires ont été développés ; ces derniers sont le ferment d'un changement social concret. Virginia Woolf revendique ainsi l'existence et la puissance de la société « secrète » des outsiders qui lutte avec tous ceux qui œuvrent pour la paix, la liberté.

Dire que la portée politique de *Trois guinées* est « féministe » est, si ce n'est faux, du moins restrictif. Le mot est brûlé dans le dernier chapitre du livre : « Ce mot, d'après le dictionnaire,

signifie “quelqu’un qui défend les droits des femmes”. Puisque le droit unique, celui de gagner sa vie, a été acquis, le mot n’a plus de sens. Et un mot qui n’a plus de sens est un mot mort, un mot corrompu. Célébrons cette occasion en incinérant son cadavre. Écrivons ce mot en grandes lettres noires sur une feuille de papier épaisse ; puis approchons solennellement une allumette vers le papier. Regardez comme il brûle ! Et quelle lumière illumine alors le monde ! Broyons maintenant les cendres dans un mortier avec un stylo en plume d’oie et déclarons ensemble dans un chant à l’unisson que quiconque usera de ce mot à l’avenir ressemblera à ces enfants qui sonnent à la porte et partent aussitôt en courant, ce sera un fauteur de troubles, un tripoteur de vieux os, et la trace de sa souillure sera inscrite sur son visage. »

Les femmes ont acquis le droit de vote, celui de gagner leur vie, mais rien ne changera si les femmes usent des mêmes droits que les hommes, de la même manière. C’est à partir des différences (historiques et sociales) essentielles et assumées par les deux sexes qu’un changement s’impose, que des collaborations riches s’esquissent, que des outils sont créés. Le mot « féministe » est obsolète ; le mot « femme » doit résonner pleinement, singulièrement. Virginia Woolf dénonce

ainsi la violence d'une société reposant sur un principe d'assimilation aux valeurs dominantes. L'avènement de la société des outsiders est un appel à la dissidence d'une actualité frappante.

Léa GAUTHIER

Trois guinées

I

Trois ans, c'est bien long pour laisser une lettre sans réponse, et votre lettre est restée en suspens plus longtemps encore. J'avais espéré que la réponse se trouve d'elle-même, ou que quelqu'un y répondrait pour moi. Mais votre lettre est là avec sa question, toujours sans réponse : « Comment, selon vous, pouvons-nous empêcher la guerre ? »

Il est vrai que de nombreuses idées me sont venues à l'esprit, mais aucune ne pouvait se passer d'explications, et les explications prennent du temps. En l'occurrence, il y a des raisons pour lesquelles il est particulièrement difficile d'éviter tout malentendu. Une page entière pourrait être noircie d'excuses et de regrets ; de déclarations d'incompétence et d'inaptitude, de manque d'information ou d'expérience : et ce serait vrai. Mais alors même que ces mots eussent été écrits,

il subsisterait des difficultés si fondamentales qu'il vous serait impossible de les comprendre ou qu'il nous serait impossible de vous les expliquer. Cependant, comment laisser sans réponse une lettre aussi remarquable que la vôtre – une lettre peut-être unique dans les annales de la correspondance –, en effet, un homme éduqué a-t-il jamais demandé à une femme comment empêcher la guerre ? Tentons l'exercice, même s'il est voué l'échec.

Traçons pour commencer ce que tout auteur d'une correspondance fait par instinct : une esquisse de la personne à laquelle la lettre est adressée. Sans un destinataire en chair et en os, les lettres ne valent rien. Vous, donc, qui posez la question, vous avez les tempes grisonnantes ; votre crâne est un peu dégarni. Vous avez passé la moitié de votre vie au barreau, sans ménager vos efforts ; mais votre carrière fut plutôt prospère. Il n'y a rien de mesquin, de desséché, ni d'insatisfait dans votre expression. Et, sans vouloir vous flatter, cette prospérité – une femme, des enfants, une maison –, vous l'avez méritée. Vous n'avez jamais sombré dans l'apathie suffisante des hommes d'un certain âge, car, comme votre lettre postée d'un bureau du centre de Londres en témoigne, plutôt que de vous endormir sur vos lauriers, d'élever vos cochons et de

tailler vos poiriers – vous possédez quelques hectares dans le Norfolk –, vous écrivez des lettres, participez à des réunions, présidez des comités ici ou là, et vous vous posez des questions alors que grondent les canons. Pour le reste, vous avez commencé vos études dans une grande école publique et les avez achevées à l'université.

C'est là qu'apparaît la première difficulté de communication entre nous. Laissez-moi rapidement vous en donner la raison. Dans ces temps étranges où quel que soit notre sexe les classes sociales restent figées, nous appartenons à ce qu'il convient d'appeler la classe des gens éduqués. Quand nous nous rencontrons, nous parlons avec le même accent ; nous utilisons nos couteaux et nos fourchettes de la même manière ; nous comptons sur des bonnes pour préparer notre repas et faire la vaisselle ; et pendant notre dîner, nous pouvons parler sans trop de difficultés de la vie politique et de ses acteurs ; de guerre et de paix ; de barbarie et de civilisation – en fait, de toutes ces questions que suggère votre lettre. De plus, nous gagnons tous deux notre vie. Mais... et ces points de suspension marquent un précipice, un fossé si profondément creusé entre nous que, durant ces trois années et même plus, je suis restée de mon côté, à me demander s'il valait la peine d'essayer de parler pour atteindre votre

bord. Demandons alors à quelqu'un d'autre – il s'agit de Mary Kingsley – de parler à ma place. « Je ne sais pas si je vous ai jamais dit mais les *seuls* frais jamais engagés pour mon éducation furent d'avoir eu le droit d'apprendre l'allemand. Deux mille livres ont été dépensées pour l'éducation de mon frère, et j'espère encore que ce ne fut pas en vain¹. » Mary Kingsley ne parle pas pour elle seule ; elle parle aussi au nom de beaucoup de filles d'hommes éduqués. Et elle ne parle pas simplement pour elles ; elle pointe aussi un fait très important à leur sujet, une réalité qui doit profondément influencer tout ce qui suit : la réalité du Fonds pour l'éducation d'Arthur. Vous qui avez lu *Pendennis**, vous vous souviendrez des mystérieuses lettres, F.E.A., qui figurent dans les livres de comptes. Depuis le XIII^e siècle, des familles anglaises ont versé de l'argent sur ce compte. Du XIII^e siècle à aujourd'hui, des Paston aux Pendennis, toutes les familles éduquées ont alimenté ce compte. C'était un puits sans fond. Dans les familles où il y avait plusieurs garçons à éduquer, il ne fallait pas ménager ses efforts pour qu'il reste crédité. En effet, votre éducation ne se résumait pas à l'étude

* *History of Pendennis* est un roman de William Makepeace Thackeray, publié en 1848-1850. (N.d.T.)

livresque ; des jeux éduquaient votre corps ; des amis vous apprenaient davantage que les livres et les jeux. Les conversations élargissaient vos horizons, enrichissaient vos réflexions. Pendant les vacances, vous voyagez, aiguisant votre goût pour l'art, cultivant votre connaissance des politiques étrangères ; et, avant que vous ne puissiez gagner votre vie, votre père vous versait une rente grâce à laquelle vous alliez pouvoir vivre alors que vous appreniez la profession qui maintenant vous autorise à faire suivre votre nom des initiales K. C*. Tout cela provenait du Fonds pour l'éducation d'Arthur. Et ce sont vos sœurs, comme l'indique Mary Kingsley, qui y ont aussi contribué. Leur éducation y fut sacrifiée – si l'on excepte les sommes infimes payées au professeur d'allemand ; mais aussi tous ces luxes et agréments qui représentent, après tout, une part essentielle de l'éducation – les voyages, la vie en société, la solitude, une chambre bien à soi dans la maison familiale. C'était un puits sans fond, une réalité concrète – le Fonds pour l'éducation d'Arthur –, une réalité si concrète que son ombre s'est étendue sur tout le paysage. Le résultat en est que même si nous regardons les mêmes

* Ces initiales signifient « King's Council », conseil du roi. (*N.d.T.*)

choses, nous les voyons différemment. Qu'est-ce que cet ensemble de bâtiments là-bas à l'allure semi-monastique, avec des chapelles, des résidences d'étudiants et des terrains de sport verdoyants ? Pour vous, il s'agit de votre ancienne école, Eton ou Harrow ; de votre ancienne université, Oxford ou Cambridge ; la source de souvenirs et de traditions innombrables. Mais pour nous, qui les voyons à travers l'ombre du Fonds pour l'éducation d'Arthur, c'est une table dans une classe ; un omnibus allant à cette classe ; une petite femme au nez rouge qui n'a elle-même pas beaucoup d'éducation mais dont la mère invalide est à charge ; c'est une rente de cinquante livres par an pour acheter des vêtements, offrir des cadeaux, partir en voyage la maturité venant. Tel est l'effet que le Fonds pour l'éducation d'Arthur a eu sur nous. Un effet si magique que le paysage, les nobles courts et les squares d'Oxford et Cambridge se transforment, pour les filles des hommes éduqués², en jupons troués, en côtelles de mouton froides, en un contrôleur qui leur claque la porte au nez du bateau qui part pour l'étranger.

La réalité selon laquelle le Fonds pour l'éducation d'Arthur transforme le paysage – les résidences, les terrains de sport, les édifices sacrés – est importante ; mais nous devons

réserver ce sujet pour plus tard. Ici, nous ne retiendrons qu'un fait indéniable : face à cette question capitale – comment pouvons-nous empêcher la guerre ? –, l'éducation constitue une différence. Quelques connaissances en matière de politique, de relations internationales, d'économie, sont manifestement nécessaires pour comprendre les causes de la guerre. La philosophie, la théologie même, peuvent s'avérer utiles. Mais, l'inculte, l'esprit peu entraîné, ne pourra pas aborder ces questions de manière satisfaisante. La guerre, entendue comme résultat de forces impersonnelles, n'est pas à la portée d'un esprit non éduqué, vous en conviendrez. Mais il en va autrement de la guerre entendue comme une conséquence de la nature humaine. Si vous n'aviez pas cru que la nature humaine, la raison et les émotions de l'homme et de la femme ordinaires jouaient sur les raisons conduisant à la guerre, vous n'auriez pas écrit pour nous demander de l'aide. Vous avez dû vous dire que les hommes et les femmes, ici et maintenant, sont capables d'exercer leur volonté ; ils ne sont pas des pions, des marionnettes dansant au bout de ficelles manipulées par des mains invisibles. Ils peuvent agir et penser par eux-mêmes. Peut-être même peuvent-ils influencer les pensées et les

actions d'autres personnes. Un raisonnement de ce type a dû vous pousser à vous adresser à nous ; à juste titre. Il existe par bonheur une branche de l'éducation inscrite au chapitre « éducation gratuite » qui permet de comprendre les êtres humains et leurs motivations, on pourrait l'appeler psychologie, si l'on retire à ce mot toute connotation scientifique. Le mariage, seule grande carrière ouverte à notre classe, depuis la nuit des temps jusqu'à 1919* ; le mariage, cet art de choisir l'être humain auprès duquel on pourra vivre en harmonie, aurait dû nous enseigner quelque compétence en la matière. Mais à ce stade nous devons nous confronter à une nouvelle difficulté. Si bien des instincts sont plus ou moins communs aux deux sexes, se battre est l'apanage des hommes, non celui des femmes. La loi, la pratique, ont encouragé cette différence, qu'elle soit innée ou acquise. Il est rare, au cours de l'histoire, qu'un être humain ait été tué par les balles d'une femme ; la grande majorité des oiseaux, des animaux, ont été tués par vous, non

* Le *Sex Disqualification Act* de 1919 lève des restrictions sur la participation des femmes à la vie civile : elles peuvent être magistrates, jurées et le fait de se marier n'est plus considéré comme les disqualifiant d'un travail. (N.d.T.)

par nous ; et il est difficile de juger ce que l'on ignore³.

Comment, dès lors, pouvons-nous comprendre votre problème, et, si nous ne le pouvons pas, comment répondre à votre question – comment empêcher la guerre ? La réponse fondée sur notre expérience et sur notre psychologie – pourquoi se battre ? –, est une réponse sans aucune valeur. À l'évidence, il y a pour vous dans le combat quelque gloire, quelque nécessité, quelque satisfaction, que nous n'avons jamais éprouvées, dont nous ne nous sommes jamais réjouies. Une pleine compréhension imposerait une transfusion de sang et de mémoire – miracle que ne permet pas encore la science. Mais nous qui sommes de notre époque possédons un substitut à la transfusion de sang et de mémoire qui devrait nous servir en cas de nécessité. Il y a, pour comprendre les motivations humaines, cette merveilleuse aide, toujours renouvelée, et cependant encore négligée que nous fournissent de nos jours la biographie et l'autobiographie. Il y a également la presse, les quotidiens, cette histoire à l'état brut. Désormais, il n'y a plus la moindre raison de nous confiner dans le minuscule laps de temps de l'expérience actuelle qui est, pour nous, si restreinte, si circonscrite. Nous pouvons élargir notre expérience en observant d'autres vies que les nôtres. Ce ne

sont pour l'instant que des images, mais elles peuvent nous être utiles. C'est donc vers les biographies que nous nous tournerons d'abord, rapidement et brièvement, afin d'essayer de comprendre ce que la guerre signifie pour vous. Citons quelques phrases de ces biographies. D'abord, celle de la vie d'un soldat :

« J'ai eu la plus heureuse des vies possible, j'ai toujours travaillé pour la guerre, et j'atteins désormais le sommet de ma carrière de soldat. [...] Dieu merci, nous partons dans une heure. Quel régiment magnifique ! Quels hommes, quels chevaux ! D'ici dix jours, je l'espère, Francis et moi chevaucherons côte à côte à l'assaut des Allemands⁴. »

Ce à quoi le biographe ajoute :

« Dès la première heure, il connut un bonheur suprême car il avait trouvé sa véritable vocation. »

Ajoutons à cela cet extrait de la vie d'un aviateur :

« Nous avons parlé de la Société des Nations, des perspectives de paix et de désarmement. Sur ce sujet, il s'est montré plus martial que militariste. Le problème auquel il ne trouvait pas de réponse était que si la paix devenait

durable, si les armées et la marine cessaient d'exister, il n'y aurait plus d'exutoire pour les qualités viriles que le combat exacerbe, et le corps comme l'esprit humains seraient avilis⁵. »

Trois raisons apparaissent immédiatement expliquant ce qui pousse votre sexe à se battre : la guerre est une profession ; une source de bonheur et d'excitation ; elle est également un exutoire pour les qualités viriles sans lesquelles les hommes ne seraient plus des hommes. Mais ces sentiments et ces opinions ne sont pas universellement partagés par les représentants de votre sexe, comme le prouve cet extrait tiré d'une autre biographie, la vie d'un poète tué pendant la dernière guerre, Wilfred Owen :

« J'avais déjà perçu une lumière que les dogmes d'aucune Église nationale ne laisseront jamais filtrer. L'un des commandements essentiels du Christ était : passivité à tout prix ! Supportez le déshonneur et l'opprobre, mais n'ayez jamais recours aux armes. Soyez malmenés, soyez outragés, soyez tués, mais ne tuez point. [...] Ainsi, vous voyez que le pur christianisme et le pur patriotisme ne s'accordent pas. »

Et, parmi les notes prises pour des poèmes que sa vie trop brève ne lui permit pas d'écrire :

« La monstruosité des armes. [...] L'inhumanité de la guerre. [...] L'atrocité de la guerre. [...] L'horrible bestialité de la guerre. [...] L'absurdité, l'idiotie de la guerre⁶. »

Ces citations révèlent à l'évidence que des personnes d'un même sexe ont sur le même sujet des opinions très différentes. Mais il est aussi clair, comme en témoigne le journal quotidien, que malgré la présence de quelques dissidents, la grande majorité des gens de votre sexe est aujourd'hui en faveur de la guerre. Les hommes éduqués de la conférence de Scarborough comme les ouvriers de la conférence de Bournemouth ont convenu qu'il était nécessaire de dépenser 300 millions de livres par an pour l'armement. Pour eux, Wilfred Owen avait tort ; il vaut mieux tuer que d'être tué. Cependant, si les biographies témoignent d'opinions divergentes, il doit y avoir quelque raison pour que cette majorité écrasante l'emporte. Devons-nous l'appeler, au nom de la concision, « patriotisme » ? Nous devons alors nous demander est-ce bien ce « patriotisme » qui vous pousse à faire la guerre ? Donnons la parole au président de la Cour suprême d'Angleterre :

« Les Anglais sont fiers de l'Angleterre. Pour ceux qui ont été formés dans les écoles et les

universités anglaises et qui ont fait leur carrière en Angleterre, il existe peu d'amours plus puissants que l'amour de notre pays. Quand nous observons d'autres nations, quand nous jugeons des mérites de la politique de tel ou tel pays, c'est au modèle de notre propre pays que nous nous référons [...]. La Liberté a choisi l'Angleterre comme terre d'élection [...]. L'Angleterre est le foyer des institutions démocratiques [...]. Il est vrai qu'il y a des ennemis de la liberté parmi nous – certains d'entre eux se trouvent, peut-être, dans les milieux les plus improbables. Mais nous tenons bon. On dit que la maison d'un Anglais est un château. La maison de la Liberté est en Angleterre. Et c'est un château – un château que nous défendrons jusqu'au dernier souffle [...]. Oui, nous sommes bénis, nous, Anglais⁷. »

C'est une présentation générale, juste, de ce qu'est le patriotisme pour un homme éduqué et des devoirs qui en découlent. Mais pour la sœur de l'homme éduqué, que signifie le mot « patriotisme » ? A-t-elle les mêmes raisons d'être fière de l'Angleterre, d'aimer l'Angleterre, de défendre l'Angleterre ? Est-ce, pour elle, une réelle bénédiction d'être en Angleterre ? Interrogées, l'histoire et les biographies montreraient que sa position dans la terre d'élection de

la liberté a toujours été différente de celle de son frère ; et la psychologie insinuerait que l'histoire n'est pas sans effets sur l'esprit et sur le corps. Son interprétation du mot « patriotisme » pourrait donc différer de celle de son frère. Et cette différence explique sa difficulté à comprendre le sens que son frère donne au mot « patriotisme », comme les devoirs qu'il lui impose. Si notre réponse à votre question « Comment, selon vous, pouvons-nous empêcher la guerre ? » dépend de la compréhension des raisons, des émotions, des loyautés, qui poussent les hommes à faire la guerre, mieux vaut déchirer cette lettre et la jeter au panier. Il est clair que nos différences nous empêchent de nous comprendre. Il est clair que nous pensons différemment parce que nous sommes nés différemment. Il y a un point de vue de Grenfell, un point de vue de Knebworth, un point de vue de Wilfred Owen, un point de vue du président de la Cour suprême d'Angleterre et le point de vue de la fille d'un homme éduqué. Tous diffèrent. Mais n'existe-t-il pas un point de vue absolu ? Ne pouvons-nous pas trouver quelque part, écrit en lettres d'or ou de feu : « Ceci est bien. Ceci est mal » ? N'y a-t-il pas un jugement moral qu'il nous faudra tous, quelles que soient nos différences, accepter ? Adressons donc la question concernant la légitimité de la

guerre à ceux qui font profession de moralité : les membres du clergé. Si nous leur demandons simplement : « La guerre est-elle bonne ou mauvaise ? », nous obtiendrons sans nul doute une réponse claire, impossible à réfuter. Mais non : l'Église anglicane, qui pourrait être en mesure de s'abstraire des confusions terrestres pour fournir une réponse, est, elle aussi, divisée. Les évêques eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux. L'évêque de Londres maintient que « les pacifistes représentent de nos jours la véritable menace contre la paix dans le monde. Aussi mauvaise que puisse être la guerre, le déshonneur est bien pire⁸ ». L'évêque de Birmingham, de l'autre côté, se décrit comme « un pacifiste absolu [...]. Je ne peux pas admettre, ajoute-t-il, que la guerre puisse être compatible avec l'esprit du Christ⁹ ». Ainsi, l'Église elle-même nous donne des conseils opposés : dans certaines circonstances, il est bon de se battre ; en aucune circonstance, il n'est bon de se battre. C'est effarant, déconcertant, navrant, mais nous devons regarder la réalité en face : il n'y a pas plus de certitudes sur Terre que dans les cieux. Plus nous lisons de récits de vies, plus nous écoutons de discours, plus nous consultons d'avis, plus la confusion croît – car nous ne parvenons pas à comprendre les pulsions, les motifs ou les